Acculturation dissonante et bilinguisme sociétal de l'enfant dans *Poulailler* de Carlos Batista

Fabrizio IMPELLIZZERI

Université de Catane

Résumé : En 2005, Carlos Batista fait paraître chez Albin Michel son premier roman intitulé *Poulailler*. Sous les traits d'Antonio, un enfant bilingue issu de l'immigration portugaise clandestine et ouvrière des années 1960, Batista présente sa propre autosociobiographie à travers laquelle il fictionnalise toutes les difficultés auxquelles il a dû faire face en raison de ses origines étrangères et humbles. Sur son identité de fils de « Portos » pèse un ensemble de stéréotypes qui ne cessent de blesser son orgueil et affectent par conséquent son bien-être en famille et son intégration à l'école. Partagé entre le foyer et l'école, le portugais et le français, la honte et l'espoir, Antonio reconstruit petit à petit son identité biculturelle et prend les distances des catégorisations raciales qui le poussent inévitablement vers l'exclusion et l'échec. Dans *Poulailler*, Antonio passe de l'acculturation dissonante à l'acceptation de ses origines qu'il revoit, réélabore et adapte. Par conséquent, la prise de conscience de son bilinguisme se réalise par l'approbation de sa biculturalité et le déni d'un destin déjà tracé. Cependant, ce qui touche véritablement le lecteur, dans l'œuvre de Batista, de *Poulailler* au *Traducteur, auteur de l'ombre* (2014), c'est cette synthétisation et osmose des deux langues et cultures que Batista recompose à l'âge adulte dans son métier d'écrivain et de traducteur. Une symbiose que l'auteur présente au fil d'un parcours évolutif linguistique qui débute par un semilinguisme et s'achève par un bilinguisme établi en mesure de constituer une nouvelle identité intégrée.

Mots-clés : Carlos Batista, autosociobiographie, émigration portugaise en France, acculturation dissonante, bilinguisme sociétal

Abstract: In 2005, Carlos Batista published his first novel, *Poulailler*. In the guise of Antonio, a bilingual child from the clandestine, working-class Portuguese immigrant community of the 1960s, Batista presents his own autosociobiography in which he fictionalises the difficulties with which he was confronted on account of his foreign, humble origins. As the son of 'Portos', he was burdened, at the core of his identity, by a series of stereotypes constantly wounding his pride and consequently affecting his well-being at home and his integration at school. Torn between home and school, Portuguese and French, shame and hope, Antonio gradually rebuilds his bicultural identity while distancing himself from the racial categorisations that inevitably push him towards exclusion and failure. In *Poulailler*, Antonio moves from a dissonant acculturation to a proper acceptance of his origins, which he revisits, re-elaborates and adapts. As a result, his awareness of his own bilingualism is achieved by embracing his biculturality and refusing that his destiny is already set. However, what really moves the reader of Batista's work, from *Poulailler* to *Traducteur, auteur de l'ombre* (2014), is the synthesis and osmosis of the two languages and cultures that Batista, as an adult, recomposes within his work as a writer and translator. This symbiosis is presented by the author through a linguistic evolutionary journey that begins with semilingualism and ends with an established bilingualism capable of functioning as a new integrated identity.

Keywords: Carlos Batista, autosociobiography, Portuguese emigration to France, dissonant acculturation, societal bilingualism

> À l'école, j'apprenais le français comme les autres, j'apprenais une langue respectable. Tandis que la langue de mes parents trahissait leur condition de serviteurs, j'en avais honte. Une déchéance confirmée par le fait qu'elle n'était pas enseignée au collège comme l'espagnol ou l'anglais. Une langue à part, ne menant nulle part. Si bien qu'à la maison, lorsque mes parents me parlaient en portugais, je m'obstinais à leur répondre en français, j'étais fils de larbins, mais pas un larbin. D'ailleurs, impossible de m'exprimer dans leur patois sans l'estropier, ma voix s'exaspérait à l'aube de leurs syllabes. Je devais me dédoubler, et double était ma nuit, car, une fois à l'école, mes origines ancillaires opposaient à leur tour une insidieuse résistance au français : je lisais aussi mal que j'écrivais. Ce défaut d'intimité avec l'une et l'autre langue provoquait en moi un repli, un détachement de tout, un vide comblé par mes retraites au fond d'un poulailler, parmi ces volatiles aux paroles aussi brisées que leur envol[1].

Dès l'incipit de son premier roman *Poulailler* (2005), Carlos Batista nous parle d'une enfance et d'une scolarité pénibles qu'il a vécues dans le malaise de l'émargination causé par ses origines lusitaines humbles. Être fils d'émigrés portugais est pour le jeune Batista une faille identitaire puisque le monde qui l'entoure lui renvoie sans cesse une image négative, voire fortement stéréotypée, de sa provenance. À l'école, où l'on parle un excellent français standard, et où l'on étudie l'anglais et l'espagnol, Carlos Batista se perçoit comme un individu culturellement et linguistiquement inférieur car la langue que ses parents parlent au foyer – un patois portugais – est absolument inutile, c'est une langue – comme il le souligne – « à part », « ne menant nulle part ». Indigne de paraître ainsi comme une langue seconde dans les programmes scolaires français[2], phonétiquement laid, le portugais véhicule pour les Français un statut social très bas et de pesants clichés liés à l'indigence. Dans ces conditions, pour Antonio – *alter ego* de Batista enfant dans le roman – à quoi bon se définir Portugais quand on est mal perçu ? Et dans quel but revendiquer aux yeux de ses camarades de classe sa propre culture et son bilinguisme[3] ? Derrière ce français « respectable », qu'il apprend à l'école, se cache pour Batista une véritable honte des origines. À la suite de cette marginalisation dictée par des préjugés raciaux et sociaux, Carlos Batista finit par intérioriser, au cours de son adolescence, toutes les valeurs négatives que son environnement proche lui véhicule. Une stigmatisation qui l'entraîne – comme il le souligne à maintes reprises dans *Poulailler* – à refuser de parler sa langue « paternelle » en famille et à renier sa culture.

1 L'acculturation dissonante de Batista-enfant entre déni d'identité et honte des origines

Comme le souligne Colin Baker[4], en France, pour un immigré ou pour un fils d'immigré, il est bien entendu préférable de maîtriser la langue de la majorité si l'on aspire

[1] Batista, Carlos, *Poulailler*, Albin Michel, Paris, 2005, p. 17-18.

[2] Christine Hélot précise à propos du système scolaire français : « Il est frappant de constater combien l'école française reste ancrée dans son *habitus* monolingue, *habitus* qu'elle a du mal à remettre en question en raison de ses principes républicains. Car en France, la centralité de la langue et de la culture dans les *curricula* est censée bâtir une conscience nationale », *in* Hélot, Christine, *Du bilinguisme en famille au plurilinguisme à l'école*, L'Harmattan, Paris, 2007, p. 19.

[3] Le bilinguisme de l'immigration résulte la plupart du temps inavoué, il « reste invisible à l'école, ignoré par la société ou encore déconsidéré. […] dans le cas de l'immigration, le bilinguisme est marqué par des représentations négatives, si bien que les élèves locuteurs de ces langues ne semblent pas dignes de se voir attribuer l'adjectif bilingue », *in ibid.*, p. 12.

[4] Voir : Baker, Colin, *Foundations of Bilingual Education and Bilingualism*, Multilingual Matters Ltd., Clevedon, 2001, p. 113.

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205

à être accepté et à parvenir à un statut social satisfaisant. Entre autres, pour un pays chauviniste et linguistiquement protectionniste comme la France, toute langue étrangère parlée sur le territoire français est reléguée au rang de langue « minoritaire » puisqu'elle ne détermine aucunement l'identité de la Nation. Si d'un côté la France se protège par une attitude francocentrique, de l'autre, elle accueille sur son sol, depuis les années 1960, de nombreux migrants provenant des ex-colonies et des pays les plus défavorisés et sous-développés de la Méditerranée pour répondre à ses exigences industrielles en termes de main-d'œuvre. Dans un tel contexte, l'image de l'immigré exploité se combine à celle de l'indigence, de l'ignorance et de la soumission qui porte en elle des catégorisations[5] procédant de l'ethnicisation pour certains et de la racialisation pour d'autres. Non intégrés, ne parlant pas ou très mal le français, ces immigrés ont d'énormes difficultés à s'insérer en France et leur culture, socialement incompatible, voire la plupart du temps « dissonante[6] », devient la cible d'une multitude de stéréotypes négatifs qui affectent, par différents clichés, tous les membres de la communauté ainsi que leur langue. À cet égard, Batista nous tisse un portrait de sa communauté « d'en dessous », de ses origines humbles et nous renvoie – à travers cet extrait – une image des « Portos » ainsi que les Français les perçoivent. Il nous confesse :

> […] j'étais issu de la France d'en dessous, celle des immigrés qui l'avaient envahie clandestinement entre 1960 et 1970. L'Hexagone était alors en plein essor et les entrepreneurs faisaient appel à une main-d'œuvre étrangère peu qualifiée, voire analphabète. Pour les hommes, les travaux de force sur les chantiers publics. Tandis que les femmes, on les dirigeait vers le ménage ou la manutention à la chaîne. Au *hit-parade* du rendement, le Portos était prisé pour son endurance à la tâche, sa discrète efficacité de journalier marqué par l'habitude atavique d'obéir aux notables et aux caciques. Un homme de la campagne qui savait se serrer la ceinture[7].

Comme il l'admet lui-même, Batista est issu de parents « analphabètes », il appartient et est assimilé à un peuple « endurant », « obéissant », voué à la soumission et au sacrifice, et, vu son contexte d'apprentissage, il se rend assez rapidement compte

[5] « Les frontières internes produisent quant à elles des catégorisations dont les effets sont bien réels, différenciant, voire hiérarchisant les citoyens, consacrant certains, les légitimes, et reléguant les autres en seconde zone, comme pour les descendants d'immigrés. Ces catégorisations procèdent de l'ethnicisation et ou de la racialisation. […] La racialisation est un processus de catégorisation, de différenciation et d'assignation raciale qui infériorise les individus du groupe minorisé sur la base d'un marqueur d'appartenance, réel ou supposé. […] Ethnicisation et racialisation se distinguent par leur manière de fabriquer de la différence. L'ethnicisation n'est pas nécessairement liée à des rapports de domination actuels, alors que la racialisation s'inscrit toujours dans des rapports de domination et de subordination », *in* Rea, Andrea, *Sociologie de l'immigration*, La Découverte, Paris, 2021, p. 95-101.

[6] « L'immigré de première génération subit non seulement l'épreuve de la dissonance entre ses représentations collectives et celles du pays d'accueil, mais aussi celle de la dévalorisation de son système et, à travers lui, de sa propre personne. […] Les stéréotypes qui cimentent la vision du monde de leur culture d'origine sont déconsidérés et déconsidèrent ceux qui continuent à les véhiculer. La rencontre de cultures différentes nécessite alors de la part de l'immigré une réorganisation souvent difficile de ses systèmes de stéréotypes. Ce sont des modalités variables de cette réorganisation qui rendent compte de l'intégration ou de l'assimilation des immigrés de première génération, comme d'ailleurs de seconde génération, en France », *in* Amossy, Ruth ; Herschberg Pierrot, Anne, *Stéréotypes et clichés. Langue, discours, société*, Armand Colin, Paris, 2011, p. 46-47.

[7] Batista, Carlos, *Poulailler*, *op. cit.*, p. 104-105.

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205

qu'en lui réside un ADN et une destinée sociale qui l'amèneront difficilement vers un développement cognitif complet et une construction de son identité achevée[8]. Pour lui, il est toujours extrêmement compliqué de se définir aux yeux des autres, de manifester son « degré de francisation », grâce auquel il vit « toujours le même malaise, la même honte d'être celui[9] » qu'il est. De même qu'il est toujours aussi assez gênant pour lui d'entendre ses parents s'exprimer dans ce dégradant frantuguês, ce « français bancal[10] » perçu à l'ouïe comme un ensemble de « graines de syllabes, gargouillis ventraux ou exclamations mentales, balbutiements de paroles qui semblent pressées de mourir dans l'ignorance et le mutisme où elles sont conçues, comme celles de mes parents lorsque je les entendais parler en français[11] ». Désorienté par cet impérissable sentiment de honte[12], Batista prend tout d'abord du recul, s'initie à une bifurcation identitaire, acquiert une conscience de sa propre biculturalité[13], et établit désormais une distance infranchissable entre lui et ses parents, entre sa nouvelle identité mixte et ses origines, entre le français et le portugais, et affirme à ce propos : « Je fuyais dans un dédale par crainte de retrouver l'origine[14] ». Comme l'indique Afarine Eshtiagh, chez l'enfant bilingue et biculturel, les deux cultures sont perçues comme deux patrimoines dissociés, car :

> Dans la problématique de la double-identité, ces deux cultures exercent une force corrosive et critique l'une sur l'autre engendrant une lutte entre elles qui peut plonger l'individu dans le doute provoqué par le choc culturel. Cette incertitude est fort susceptible de diminuer l'individu face aux épreuves. Les conséquences émotionnelles de celles-ci vont le conduire vers un univers fantasmagorique infantile […], et [le] plonger dans le déni[15].

En effet, l'autosociobiographie[16] de Carlos Batista est le témoignage d'une représentation des origines rejetées, d'une césure et d'une errance ontologique, d'un dialogue

[8] « […] le contexte social d'apprentissage d'une langue et de l'entrée dans l'écrit pour des enfants exposés à d'autres langues dans leur entourage familial […] joue un rôle essentiel pour le développement cognitif de l'enfant et la construction de son identité », *in* Hélot, Christine, *Du bilinguisme en famille au plurilinguisme à l'école, op. cit.*, p. 17.

[9] Batista, Carlos, *Poulailler*, *op. cit.*, p. 72.

[10] *Ibid.*, p. 55.

[11] *Ibid.*, p. 17.

[12] « Nous sommes éduqués à la honte. Elle commence à se construire en nous, à parler pour nous, d'un langage familier, familial, social, scolaire. Elle ressemble aux parents, à notre enfance, à notre famille, à notre origine, à notre naissance même », *in* Martin, Jean-Pierre, *La honte. Réflexions sur la littérature*, Seuil/Gallimard, coll. « Folio Essais », Paris, 2006, p. 97.

[13] « Un des aspects les plus intéressants du devenir biculturel est la dynamique qui se développe dans la famille migrante. Nous y trouvons souvent une tension entre un désir d'adaptation totale à la culture d'immigration chez les enfants de deuxième génération et le désir de maintien de la culture d'origine chez les parents. De nombreuses études et récits autobiographiques ont mis l'accent sur les conséquences souvent pénibles qui résultent de cette tension : querelles familiales, blocages, ruptures, etc. », *in* Grosjean, François (1993), « Le bilinguisme et le biculturalisme. Essai de définition », *in* Py, Bernard (dir.), *Bilinguisme et biculturalisme. Théorie et pratiques professionnelles*, *TRANEL – Travaux neuchâtelois de linguistique*, n° 19, Institut de linguistique de l'Université de Neuchâtel, Neuchâtel, p. 37.

[14] Batista, Carlos, *Poulailler*, *op. cit.*, p. 78.

[15] Eshtiagh, Afarine, *La dialectique de la double-identité. Reconstruction de la subjectivité du sujet interculturel*, L'Harmattan, Paris, 2015, p. 13.

[16] « Entre "auto" et "biographique", le morphème "socio" notifie que le témoignage personnel s'inscrit dans un contexte social et historique qu'il contribue, sinon à élucider, du moins à décrire », *in* Grell, Isabelle, *L'autofiction*, Armand Colin, coll. « 128 », Paris, 2014, p. 49.

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205

intérieur et d'une douloureuse désidentification qui se manifeste par une décomposition et une déstructuration du Moi. On y rencontre « les marginaux qui sont cette fois les personnages principaux, ceux en tous cas dont le lecteur est invité à adopter le point de vue » et « même si la réalité sociale est décrite dans toute sa complexité et sa violence, les personnages qui la vivent et la racontent sont avant tout désireux d'amour, de chaleur humaine et d'espoir, plus que de transformation sociale[17] ». *Poulailler* est un roman qui renvoie une « glace déformante de soi », où les poules reproduisent un univers cruel et absurde et où « la parole de l'écrivain autofictionneur est un acte pourvu d'une puissance de dévoilement […] [qui] vise à augmenter la part de vérité[18] ». Antonio – le personnage principal – répugne à l'éducation « paternelle » portugaise et à tout ce qui s'ensuit puisqu'elle véhicule un bagage linguistique et culturel inadmissible à ses yeux d'adolescent en quête d'assimilation, d'identité et de « normalité ». Aussi Antonio va-t-il proscrire le portugais et, dans son rapport spéculaire à ses géniteurs[19], contempler avec effroi son avenir, et prendre conscience que sa seule et unique voie de secours est une réussite scolaire capable de faire chavirer son destin malgré ses difficultés. Il se rappelle en effet : « Il fallait que je sois un manuel comme nos pères ; à ses yeux, en m'écartant du chemin, j'étais devenu un traître. En France, un […] Portugais, ça finissait pas, ça naissait et mourait sur un échafaudage[20] ». Antonio incarne ainsi la question épineuse de l'acculturation dissonante[21] spécifique des enfants de la deuxième génération de l'immigration en France qui est l'un des thèmes centraux de la littérature de l'immigration contemporaine et prolétarienne[22]. Si on adapte les mots de Jean-Pierre Martin, dans *Poulailler*, Antonio « souffre de [son] héritage comme d'une blessure intime, et se condamne au désenchantement. Se sentant floué, dépossédé par l'Histoire […], il éprouve une double honte : celle, singulière, de son enfance, [et] celle, collective, de toute une génération[23] ». Dans le récit rétrospectif que nous présente Carlos Batista, « un autre temps se déroule au cœur de l'écriture » et « dans l'espace de la fiction, la mémoire peut respirer, le passé, se relativiser, la honte et l'insatisfaction, s'ironiser[24] ». *Poulailler* est ainsi la prise de conscience d'une révolte, d'une rupture et d'une trahison qui passe avant tout par une

[17] Ballanger, Françoise (2008), « Images des marginaux dans le roman français contemporain pour la jeunesse », *in* Attikpoé, Kodjo (dir.), *L'inscription du social dans le roman contemporain pour la jeunesse*, L'Harmattan, Paris, p. 60 et p. 62.

[18] Grell, Isabelle, *L'autofiction, op. cit.*, p. 34.

[19] « L'*ethos* littéraire contemporain ne procède-t-il pas de ce désir effréné d'un "être-autre-que-ses-parents" ? […] Dans l'espace de la fiction se rejoueront sans cesse les drames de la dissemblance ostracisante et de la ressemblance insupportable. L'écrivain sera l'enfant du reniement ou ne sera pas », *in* Martin, Jean-Pierre, *La honte, op. cit.*, p. 116-117.

[20] Batista, Carlos, *Poulailler*, *op. cit.*, p. 89.

[21] « L'acculturation dissonante survient quand les enfants rejettent les valeurs et la culture de leurs parents ou adoptent plus rapidement que leurs parents la culture du pays d'installation », *in* Rea, Andrea, *Sociologie de l'immigration, op. cit.*, p. 51.

[22] « La renaissance de l'autobiographie depuis les années quatre-vingt, elle-même portée par l'attention de plus en plus soutenue que l'on accorde à la sphère du privé, n'est sans doute pas étrangère au climat intellectuel dans lequel ces textes [de la littérature de l'immigration] ont été engendrés. Par définition, le champ autobiographique relève du particulier : il retrace une vie singulière, qui fonde son intérêt dans un caractère exceptionnel. En revanche, le roman de l'immigration tire sans doute une part de sa légitimité de la parole plurielle qu'il aide à énoncer. Il met en valeur l'origine et le milieu d'où procède le *je* qui écrit. C'est un collectif qui définit la spécificité de la prise de parole et qui donne à nos auteurs le sentiment de devoir s'exprimer. Cette dialectique fondatrice du *je* et du *nous* échappe à l'autobiographie traditionnelle : aussi est-ce à la fiction, mais à une fiction incertaine, ambivalente, que nos auteurs ont confié leur propos », *in* Aron, Paul, *La littérature prolétarienne*, Éditions Labor, coll. « Espace nord », Loverbal, 2006, p. 241-242.

[23] Martin, Jean-Pierre, *La honte, op. cit.*, p. 37.

[24] *Ibid.*, p. 38-39.

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205

« négociation obligée » entre un intérieur et un extérieur qui constitue l'être bilingue, un va-et-vient entre une dimension intime et son apparition publique, le portugais et le français, l'être et le paraître.

2 Du semilinguisme au bilinguisme : la constitution de l'identité intégrée chez Batista écrivain et traducteur

Avant de former son bilinguisme français-portugais, Carlos Batista évolue dans une sorte de semilinguisme dérivant d'un déficit linguistique[25] propre lié à un environnement socio-culturel défavorisé qui détermine au début chez l'enfant de deuxième génération un très faible niveau de compétence dans les deux langues. Comme nous l'avons souligné précédemment, cette amputation linguistique conduit à une permanente « errance identitaire[26] » qui est le produit d'un déséquilibre culturel et linguistique profond. Bien que le bilinguisme soit une opération linguistique tout à fait naturelle chez les fils d'immigrés, Batista se rend vite compte qu'il existe en lui une disproportion linguistique qui se manifeste notamment dans des contextes et des activités distinctes. Sa première culture – le portugais – n'a aucune utilité scolaire et sociale et n'autorise en somme qu'une simple communication close restreinte au domaine familial ; en revanche, sa deuxième culture – le français qu'il découvre dès qu'il rentre à l'école – lui permet de communiquer avec tout le monde, de socialiser, et d'être accepté comme un enfant identique aux autres. Dans *Poulailler*, le français est représenté comme une langue véhiculaire concrète, ayant des compétences écrites et orales, qu'Antonio utilise tranquillement à l'école comme dans la rue. Le français assume ainsi la valeur d'une langue digne d'être publique et donc acceptée par la majorité de ses interlocuteurs ; tandis que le portugais – ou du moins l'une de ses variations diastratiques et diatopiques – est une langue exclusivement vernaculaire que l'on ne parle qu'à la maison et son lexique reste démuni, voire « vulgaire[27] ». Pour Antonio, le portugais et ses origines sont les seuls coupables de son déficit linguistique qui est accompagné par ailleurs d'une longue liste d'images, d'insultes[28] et de catégorisations culturelles que les Français lui renvoient constamment. À ce sujet, il déclare : « Impossible de me mêler normalement aux autres. Exclu et amoindri, je ne me sentais que trente pour cent Portugais, quarante-cinq pour cent Français, avec un déficit d'être de vingt-cinq pour cent[29] ». Rongé par l'incertitude et ce manque d'existence qui le prive de vingt-cinq pour cent de son être, Batista se dit « amputé de [lui]-même[30] », puisqu'il vit jour après jour dans un contexte hostile, que ce soit à l'extérieur ou que ce soit chez lui. Antonio grandit et se confronte à la vie en entendant

[25] Voir : Baker, Colin, *Foundations of Bilingual Education and Bilingualism, op. cit.*

[26] Batista, Carlos, *Poulailler*, *op. cit.*, p. 170.

[27] *Caralho* est l'insulte à travers laquelle son père le dénomme sans cesse.

[28] « Le nombre de termes négatifs qui caractérisent les biculturels : marginaux, déracinés, écartelés, aliénés, ambivalents, sans patrie, expatriés, métissés, caméléons, et même traîtres. Ceux-ci reflètent bien le phénomène de double exclusion dont souffre souvent le biculturel », *in* Grosjean, François, « Le bilinguisme et le biculturalisme. Essai de définition », *op. cit.*, p. 35.

[29] Batista, Carlos, *Poulailler*, *op. cit.*, p. 87-88.

[30] *Ibid.*, p. 37.

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205

dire des phrases comme : « *Rentre dans ton pays, sale Portos*[31] », ou encore : « Vous les mangeurs de morue, vous n'apporterez jamais rien aux Français[32] ».

Dans ces conditions, le sentiment d'infériorité que développe l'enfant bilingue peut se transformer soit en ressentiment à l'égard de la langue dominante[33], ce qui peut se traduire par un refus d'apprendre cette langue et un repli sur soi et sa famille ; soit en une prise de distance et un rejet pur et simple de la langue parlée dans la famille, jugée inadéquate, gênante et dégradante, au profit de la langue dominante, qui facilite en fait une meilleure intégration sociale et une assimilation rassurante. L'enfant bilingue se retrouve de la sorte dans une situation conflictuelle envers sa langue d'origine puisque s'en éloigner équivaut pour lui à une véritable « trahison » des racines culturelles et familiales. Dans *Poulailler*, l'érosion de la langue « paternelle », du portugais, est d'autant plus forte qu'elle ne bénéficie d'aucune valeur sociale élevée, bien au contraire. Cette estime attribuée à la langue joue un rôle déterminant dans la reconnaissance sociale dont bénéficie la famille. Il est évident qu'une langue de « prestige » et une langue de moindre importance ne jouissent pas de la même image ni de la même représentation dans la société et il est par conséquent, pour l'enfant bilingue, plus ou moins facile ou difficile de les parler. Vécu comme un véritable complexe d'infériorité, et non comme un atout ou un enrichissement, le « bilinguisme sociétal[34] » parlé par les fils d'immigrés est un bilinguisme incomplet, fragmenté, voire mutilé, puisqu'il n'est restreint qu'à des domaines et des situations langagières limitées. Nous devons insister sur le fait qu'un enfant bilingue issu de l'émigration, comme Antonio, n'est pas bilingue par choix[35], il le devient. Dans certains cas, on le lui impose car sa scolarité lui permet de remplir des tâches[36] que les parents allophones ne peuvent guère exécuter si l'on considère leur très faible niveau de connaissance du français. La situation dans laquelle se trouve Antonio est donc celle d'un bilinguisme « successif », c'est-à-dire pour reprendre la définition de Josiane Boutet :

> Un enfant naît : la famille est monolingue en portugais. Cet enfant entre dans un bilinguisme successif : il apprendra le français à la maternelle et il l'introduira dans la famille en même temps que les parents, qui, eux aussi, l'acquièrent dans les contacts professionnels. Au bout de quelques années, de monolingue cette famille devient bilingue[37].

[31] *Ibid.*, p. 31.

[32] *Ibid.*, p. 27.

[33] « Il faut donc passer par une connaissance de leur histoire personnelle et collective avec la langue française, de leurs apprentissages, de l'horizon linguistique dont ils viennent. Ont-ils grandi dans un espace monolingue, bilingue, plurilingue ? Leur rapport à la langue française est-il un duel ou un duo ? », *in* Chaulet Achour, Christiane, *Les francophonies littéraires*, Presses universitaires de Vincennes, Saint-Denis, 2016, p. 45.

[34] Boutet, Josiane, *Langage et société*, Seuil, Paris, 1997, p. 26.

[35] « Être "enfant de migrants" […] procède d'une identité non pas choisie par les adolescents eux-mêmes mais prescrite souvent à travers des expériences sociales marquées par des processus de domination divers, de rencontres désagréables avec les institutions, en commençant par l'école chez les plus petits », *in* Moro, Marie Rose, *Grandir en situation transculturelle*, Fabert, Bruxelles, 2010, p. 39.

[36] « [J'avais] toujours peur de me tromper et d'entendre mon père vociférer : "À quoi ça a servi que je te paye l'école ?" Pour lui, l'école se réduisait à un apprentissage pratique : il fallait savoir écrire pour remplir un chèque, […] savoir lire pour consulter les annonces d'un journal. Lire autre chose, c'était perdre son temps, c'était un gaspillage, un luxe, un raffinement, un vice de femmelette, comme la broderie », *in* Batista, Carlos, *Poulailler*, *op. cit.*, p. 72.

[37] Boutet, Josiane, *Langage et société, op. cit.*, p. 29.

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205

En ce sens, le bilingue issu d'une famille étrangère et pauvre est particulièrement concerné dans le processus d'intégration et d'assimilation de sa famille, sans compter qu'il présente des variantes comportementales doubles dérivant de son adaptation continue et interchangeable en rapport à l'environnement qu'il fréquente et aux multiples situations langagières dans lesquelles il se trouve[38]. Antonio s'exprime ainsi dans un flux et reflux de ses deux langues et il le fait tant bien que mal selon les circonstances. Partagé entre français et portugais, école et maison, confiance et honte, Antonio développe une compétence tout à fait spécifique des enfants bilingues, il a une sorte de « capacité cognitive d'activation et d'inhibition[39] » de ses langues. En d'autres termes, c'est comme si cet enfant portait en lui un interrupteur et des antennes en mesure de lui dire quel idiome parler et dans quelles circonstances. Même si l'enfant bilingue pour Batista se montre comme un être dédoublé, il est en réalité – d'après l'expression de Grosjean – un « tout », puisque : « La coexistence et l'interaction des deux langues ont créé en lui un ensemble linguistique qui est difficilement décomposable en deux monolinguismes[40] ».

Dans l'optique d'une reconstruction identitaire qui vise au rééquilibrage de son bilinguisme, Batista reconsidère à un certain moment de sa carrière universitaire – lors de son mémoire – la valeur du prestige[41] du portugais, et décide de laisser derrière lui tous les préjugés qui l'ont suivi jusqu'au lycée. Adulte, il opte pour une attitude inclusive de son bilinguisme et de sa biculturalité. Cette nouvelle approche identitaire intègre une remise en cause de sa demi-citoyenneté qui devient à présent double ou – pour être plus précis – élevée au carré. L'évolution existentielle et linguistique de Batista passe ainsi par différentes étapes d'adaptation qui vont des chocs culturels, à l'isolement, au repli sur soi-même et se terminent par une forme de suradaptation et d'acculturation croissante. Finalement, pour Batista – comme le souligne Grosjean –, être une personne bilingue et biculturelle « n'est ni la somme des deux cultures en question, ni le réceptacle des deux cultures distinctes, mais une entité qui combine et synthétise les aspects et les traits de ces deux cultures, et ceci de façon originale et personnelle. Elle a donc sa propre compétence culturelle, sa propre expérience…[42] ». Se sentant finalement légitimé et sorti de ses déchirements identitaires, notre écrivain[43] et traducteur se réapproprie à présent la possibilité de reconstruire, en toute autonomie et liberté, sa propre identité et ne doit plus se camoufler[44], se déguiser et paraître ce qu'il n'est pas et ne sera jamais. Désormais professionnel de la traduction,

[38] Voir : Grosjean, François, « Le bilinguisme et le biculturalisme. Essai de définition », *op. cit.*, p. 17 ; et Abdelilah-Bauer, Barbara, *Il bambino bilingue. Crescendo parlando più di una lingua*, Raffaello Cortina Editore, Milan, 2008, p. 12.

[39] Grosjean, François, « Le bilinguisme et le biculturalisme. Essai de définition », *op. cit.*, p. 20.

[40] *Ibid.*, p. 35.

[41] Voir : Weinreich, Uriel, *Lingue in contatto* (traduction de Giorgio Raimondo Cardona), De Agostini Scuola SpA/UTET Università, Novare, 2008, p. 117.

[42] Grosjean, François, « Le bilinguisme et le biculturalisme. Essai de définition », *op. cit.*, p. 39.

[43] « […] l'*habitus* clivé […] c'est aussi une faille, une fêlure à partir de laquelle se forme le projet intellectuel de ceux qui veulent écrire pour mener à bien un projet de critique du monde social et des formes d'oppression », *in* Eribon, Didier, *La société comme verdict*, Flammarion, coll. « Champs essais », Paris, 2020, p. 88.

[44] « C'était mon père exigeant que je me camoufle, que je violente ma nature, que je me montre autre que je n'étais, […] je devais me déguiser […], j'évoluais, ou plutôt je stagnais dans un monde qui me privait d'être moi-même. Il me fallait toujours me déconstruire pour paraître. Paraître français en France, portugais au Portugal, maçon aux yeux de mon père, sidaïque aux regards de mon patron, […] paraître, toujours paraître… aucune issue », *in* Batista, Carlos, *Poulailler*, *op. cit.*, p. 91-92.

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205

Batista décide donc d'adopter les bons et les mauvais aspects des langues incompatibles qui l'ont accompagné jusqu'à présent et il le fait en les considérant comme des parents litigieux sans cesse menacés par l'ombre d'une probable séparation, comme des créatures issues d'une tradition et culture autonomes, distinctes et souvent en opposition. Il soutient :

> Que le traducteur le veuille ou non, la clarté cristalline du français dessèche l'original. Car le français est imprégné de précision, de régularité et d'un rigoureux bon sens propres au tempérament septentrional. C'est une langue géométrique, exacte, réglée sur la raison. Elle est à jamais marquée par la tradition savante du siècle des Lumières. Elle ne supporte pas la candeur, répugne aux sentiments trop sincères, trop vrais. C'est une langue poudrée, mondaine, qui passe aisément du plaisant au grave, sans cesser de sourire. De là son charme si séduisant. Son cousin méridional, le portugais, est d'un caractère fort différent. Davantage réglé sur l'imagination, il est plus porté à l'effusion qu'au raisonnement. L'usage fréquent de diminutifs révèle un de ses traits dominants : le don de conférer à tout un supplément d'âme. Et dans le passage du vouvoiement au tutoiement, le portugais a d'une manière plus aiguë le sentiment de côtoyer la limite de l'indiscrétion, alors que le français franchit cette limite comme en se jouant. Le portugais est plus archaïque, plus enraciné dans la nature, d'où sa vigueur lyrique ; le français est plus moderne, plus ancré dans la société, d'où sa sécheresse lumineuse. Traduire de l'un vers l'autre, c'est comme passer d'une prière à un contrat[45].

Comme Antonio, Batista se voit à présent « comme la chrysalide que le papillon abandonne, la peau dont le serpent s'échappe, et ce retour sur [son] enfance », précise-t-il dans l'écriture de *Poulailler*, « révélait [son] désir de muer, de [se] maintenir métamorphosable[46] ». La transformation culturelle, linguistique et identitaire de soi se réalise chez Batista grâce à une volonté « de se dissocier, autant que faire se peut de celui d'où l'on vient pour se fondre dans celui où l'on arrive[47] ». En refusant de s'ancrer dans la continuité de son histoire familiale – qui est fondamentalement celle d'un père maçon, d'une mère ménagère et d'une nationalité humiliée –, Batista décide de se révolter et de trahir son destin en franchissant les limites sociales que ses origines lui imposent. Cette fois Batista ne renie plus le portugais mais il l'adopte et le fait sien pour s'évader à jamais des clichés négatifs. Son bilinguisme se transforme ainsi en une narration existentielle, en un « "intérieur" du dire de soi[48] » complexe et complémentaire pour ne plus avoir – comme l'affirme Annie Ernaux – l'« impression de tanguer d'un bord à l'autre de cette contradiction[49] », d'être sans cesse partagé entre le français et le portugais, ses branches et ses racines. Grâce à la traduction, Carlos Batista prend conscience d'être « transtextuel », il se transforme, « fait peau

[45] *Ibid.*, p. 116.
[46] *Ibid.*, p. 133.
[47] Eribon, Didier, *La société comme verdict, op. cit.*, p. 19.
[48] Suchet, Myriam, *L'imaginaire hétérolingue. Ce que nous apprennent les textes à la croisée des langues*, Classiques Garnier, coll. « Perspectives comparatistes », Paris, 2014, p. 193.
[49] Ernaux, Annie, *La Place*, Gallimard, coll. « Folio », Paris, 1986, p. 54-55.

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205

neuve[50] » et naît à nouveau comme « une dame qui reçoit la semence de monsieur l'original pour mettre au monde cet enfant métis d'autant plus légitime qu'il sera le portrait de son père[51] ». Une fois réconcilié avec son histoire personnelle et familiale, Batista atteint un point d'équilibre qui l'élève en puissance et le redouble. À présent, à la question : « Vous sentez-vous davantage Français ou Portugais ? », Batista répond sans hésitation : « Je me sens 100 % Portugais et 100 % Français : j'existe à 200 % ! J'ai une langue maternelle et une autre paternelle[52] ».

Jean-Pierre Martin dit justement : « Un écrivain en herbe est un cheval de Troie dans la paix des foyers. Ne va-t-il pas défier l'origine, exhiber ce que le clan depuis tout le temps cherche à cacher ? Il faudra le réduire, l'étouffer dans l'œuf[53] ». Et c'est bien à ce défi ovoïde de rupture et de métamorphose que Batista répond dans son roman *Poulailler* partagé en trois parties : la coquille, le blanc et le jaune.

Bibliographie

Abdelilah-Bauer, Barbara, *Il bambino bilingue. Crescendo parlando più di una lingua*, Raffaello Cortina Editore, Milan, 2008.

Amossy, Ruth ; Herschberg Pierrot, Anne, *Stéréotypes et clichés. Langue, discours, société*, Armand Colin, Paris, 2011.

Aron, Paul, *La littérature prolétarienne*, Éditions Labor, coll. « Espace nord », Loverbal, 2006.

Baker, Colin, *Foundations of Bilingual Education and Bilingualism*, Multilingual Matters Ltd., Clevedon, 2001.

Ballanger, Françoise (2008), « Images des marginaux dans le roman français contemporain pour la jeunesse », *in* Attikpoé, Kodjo (dir.), *L'inscription du social dans le roman contemporain pour la jeunesse*, L'Harmattan, Paris, p. 51-69.

Batista, Carlos, *Poulailler*, Albin Michel, Paris, 2005.

Batista, Carlos, *Traducteur, auteur de l'ombre*, Arléa, Paris, 2014.

Boutet, Josiane, *Langage et société*, Seuil, Paris, 1997.

Chaulet Achour, Christiane, *Les francophonies littéraires*, Presses universitaires de Vincennes, Saint-Denis, 2016.

Delbrassine, Daniel, *Le Roman pour adolescents aujourd'hui : écriture, thématiques et réception*, Scéren-CRDP de l'académie de Créteil/La Joie par les livres, Paris, 2006.

Eribon, Didier, *La société comme verdict*, Flammarion, coll. « Champs essais », Paris, 2020.

Ernaux, Annie, *La Place*, Gallimard, coll. « Folio », Paris, 1986.

Eshtiagh, Afarine, *La dialectique de la double-identité. Reconstruction de la subjectivité du sujet interculturel*, L'Harmattan, Paris, 2015.

Grell, Isabelle, *L'autofiction*, Armand Colin, coll. « 128 », Paris, 2014.

Grosjean, François (1993), « Le bilinguisme et le biculturalisme. Essai de définition », *in* Py, Bernard (dir.), *Bilinguisme et biculturalisme. Théorie et pratiques professionnelles*, *TRANEL – Travaux neuchâtelois de linguistique*, n° 19, Institut de linguistique de l'Université de Neuchâtel, Neuchâtel, p. 13-42.

Hélot, Christine, *Du bilinguisme en famille au plurilinguisme à l'école*, L'Harmattan, Paris, 2007.

Martin, Jean-Pierre, *La honte. Réflexions sur la littérature*, Seuil/Gallimard, coll. « Folio Essais », Paris, 2006.

[50] Batista, Carlos, *Traducteur, auteur de l'ombre*, Arléa, Paris, 2014, p. 66.
[51] *Ibid.*, p. 19.
[52] *Ibid.*, p. 35.
[53] Martin, Jean-Pierre, *La honte, op. cit.*, p. 258.

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205

Moro, Marie Rose, *Grandir en situation transculturelle*, Fabert, Bruxelles, 2010.

Rea, Andrea, *Sociologie de l'immigration*, La Découverte, Paris, 2021.

Suchet, Myriam, *L'imaginaire hétérolingue. Ce que nous apprennent les textes à la croisée des langues*, Classiques Garnier, coll. « Perspectives comparatistes », Paris, 2014.

Weinreich, Uriel, *Lingue in contatto* (traduction de Giorgio Raimondo Cardona), De Agostini Scuola SpA/UTET Università, Novare, 2008.

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205